

MA POUPEE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles



Publié sous la direction de *M^{me} Laure Tedesco*
François TEDESCO, Éditeur, 39, boulevard Raspail, PARIS

TOURNOIS-DOUMENQ.

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrages avec fournitures annexés au présent numéro (1).

DEUX COUVRE-ŒUF

Fournitures jointes à ce numéro : toile dessinée, échantillonnée, simili plat M. F. A. tons divers, doublure, cordelière.

Ils sont tous les deux en toile ancienne écrue. Le premier représente un petit poussin qui semble guetter quelque moucheron imprudent posté sur une fleur. Il est exécuté en deux tons de jaune pâle.



Le ventre et la queue sont du ton le plus foncé et l'aile en jaune le plus pâle. L'œil est brun, ainsi que les pattes, au point de tige.

Les fleurettes sont au passé plat rose, de deux tons. Les feuilles sont de deux tons verts, au passé plat et le sol est marqué de quelques lignes au point lancé.

Tout le tour est encadré d'une succession de fleurettes au point de bouclette en deux tons bleus, avec cœur au point de nœud or. Un semis extérieur de points de nœud rose deux tons limite le dessin.

Le second côté est semblable au premier.

(1) Ces ouvrages, avec toutes les fournitures nécessaires pour leur exécution, sont envoyés aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Étranger : 17 fr. 50).

Le deuxième couvre-œuf représente le même petit poussin qui a l'air de réfléchir à sa destinée future.

Seules les fleurettes qui forment encadrement sont différentes, elles sont au passé plat en trois tons



de rose et les points de nœud sont bleus deux tons.

Pour le montage, vous rentrerez bien régulièrement tout autour votre toile; vous déposerez à l'envers, sur chaque côté du couvre-œuf, une petite feuille d'ouate de la forme voulue et, dessus, une doublure bleue ou rose, dont vous rentrerez les bords également et vous fixez la doublure à la toile par de tout petits points.

Les deux parties du couvre-œuf sont fixées l'une à l'autre aux trois quarts, en ne laissant libre que le bas pour y glisser l'œuf. Une petite cordelière entoure chaque couvre-œuf.

LA LEÇON DE TANTE PATIENCE

— Bonjour, tante Patience! nous voici. Vous allez voir comme nous avons bien travaillé pour les braves soldats!

Et chacune des fillettes sort de son sac un trésor : une paire de manchettes, une ceinture commencée (c'est long, les ceintures!). Tante Patience est tout émue. Elle comprend quel effort, quelle persévérance il a fallu à ses chères petites pour faire une telle œuvre. Les petites mains ont bien travaillé! Tante Patience regarde attentivement tout ce qu'on lui apporte, fait une remarque par ci, une correction par là, mais à toutes elle dit sa joie et sa satisfaction.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire pour les soldats? car l'hiver n'est pas fini, hélas! Il fait encore bien froid dans les tranchées. Vite les aiguilles et la laine! les petites filles qui ont une bonne fourrure et un lit bien douillet n'ont pas le droit de s'arrêter de travailler pour ceux qui ont froid et qui se battent pour elles. Si nous leur faisons un bon cache-nez, une bonne cravate chaude?

— Bonne idée, tante Patience! cela les empêchera d'avoir mal à la gorge.

— Et j'ajouterai des sucre d'orge, pour les empêcher de tousser, dit Benjamine.

— Tu as raison, Benjamine, et les autres ont tort de rire. Envoie des sucres d'orge aux soldats, et du bon chocolat; ils en seront bien contents, tout comme les petites filles.

— Tante Patience, ne pourrions-nous pas changer un peu et faire du crochet au lieu de tricot?

— Et pourquoi pas, mes mignonnes? Si cela doit vous faire travailler avec plus d'ardeur, prenons un

crochet. Voici de la belle laine grise, pas trop fine, pour que le travail se fasse plus vite et que vous puissiez en faire davantage.

Commencez une chaînette de 50 mailles, attachez la dernière maille dans la première pour former un rond.

Faites 3 mailles en l'air, puis faites une bride dans chacune des mailles du rond. Cela vous fera combien de brides?

— Cinquante, tante Patience.

— Voulez-vous que je vous rappelle comment se fait une bride? On jette le fil sur le crochet, on passe le crochet dans la maille. Cela vous fait maintenant combien de fils ou boucles sur le crochet?

— Trois boucles, tante Patience.

— Jetez le fil sur le crochet, passez-le dans les deux premières boucles. Il vous en reste maintenant deux sur le crochet. Jetez le fil, passez-le par ces deux boucles et votre bride est faite. Attachez la dernière bride à la troisième des 3 mailles que vous avez faites en commençant le rang.

Faites maintenant 3 mailles en l'air et recommencez à faire 50 brides, une sur chaque bride du rang précédent; continuez ainsi jusqu'à ce que vous ayez la longueur voulue.

* *

— Oh! la jolie pelote, tante Patience. Est-elle pour nous?

— Oui, mes enfants, parce que vous avez bien travaillé. Prenez ce petit carré de batiste de 10 centimètres de côté. Après avoir décalqué sur une de ses faces le dessin de la planche, brodez-le bien régulièrement à l'anglaise; de ci de là, il y a

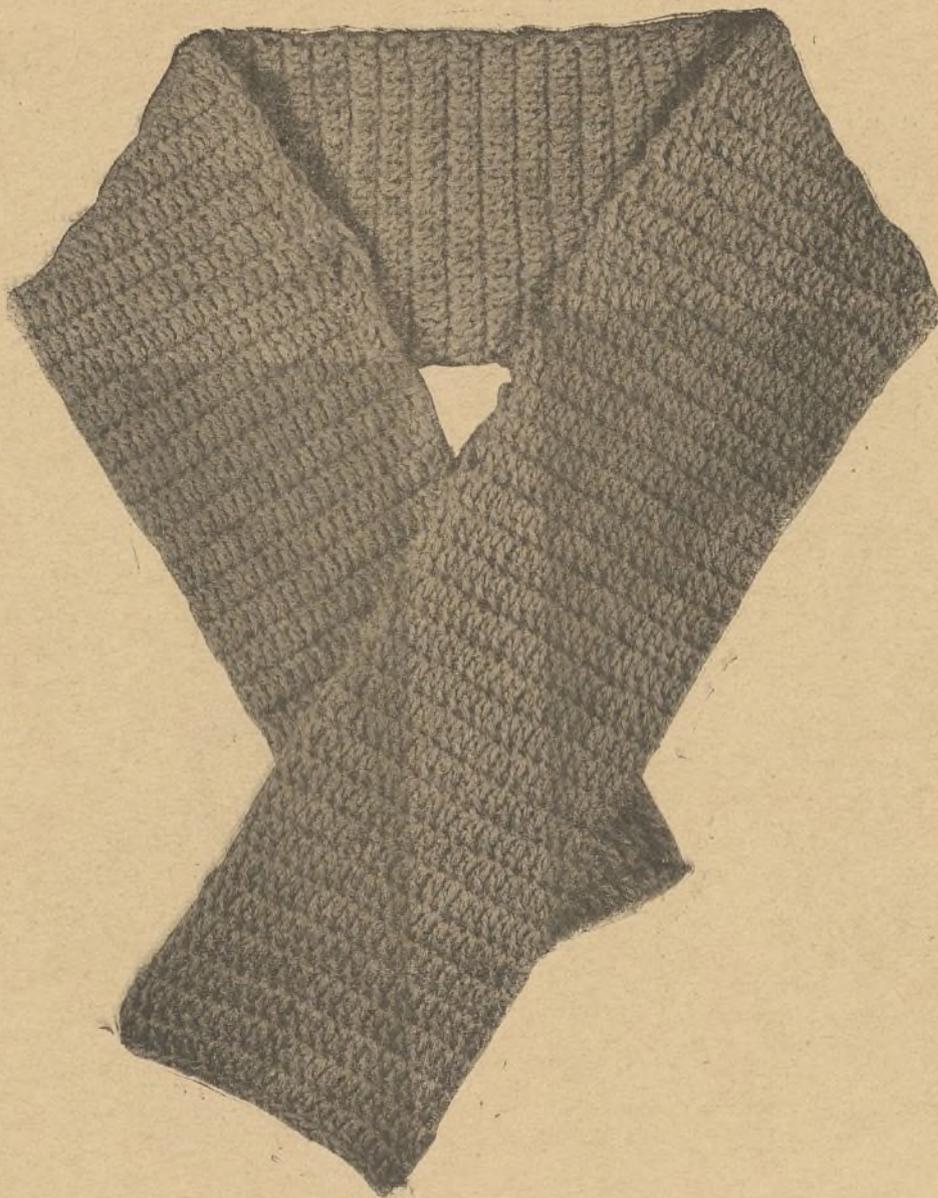


Fig. 1. — Cache-col au crochet.
Pour 90 centimètres de longueur il faut 100 grammes de laine et un crochet n° 3.

quelques pois à faire au plumetis. Voici maintenant quatre petits triangles de dentelle de fil; cousez-les bien proprement au surjet le long des 4 côtés du carré, vous aurez obtenu ainsi un nouveau carré de 13 centimètres, que vous entourerez d'une dentelle.

Le coussinet se compose de deux carrés de 16 centimètres de satin rose ou bleu et d'une bande de

— Un octogone, tante Patience.

— Bravo! Donc, sur un morceau de toile blanche, de 35 centimètres de côté, décalquez le dessin de la planche. Les grandes lignes qui encadrent les motifs sont faites en anglaise à brides, ainsi que les quatre petites fleurs rondes. Toutes les feuilles et les rosaces, en anglaise ordinaire, les tiges au point de cordonnet,

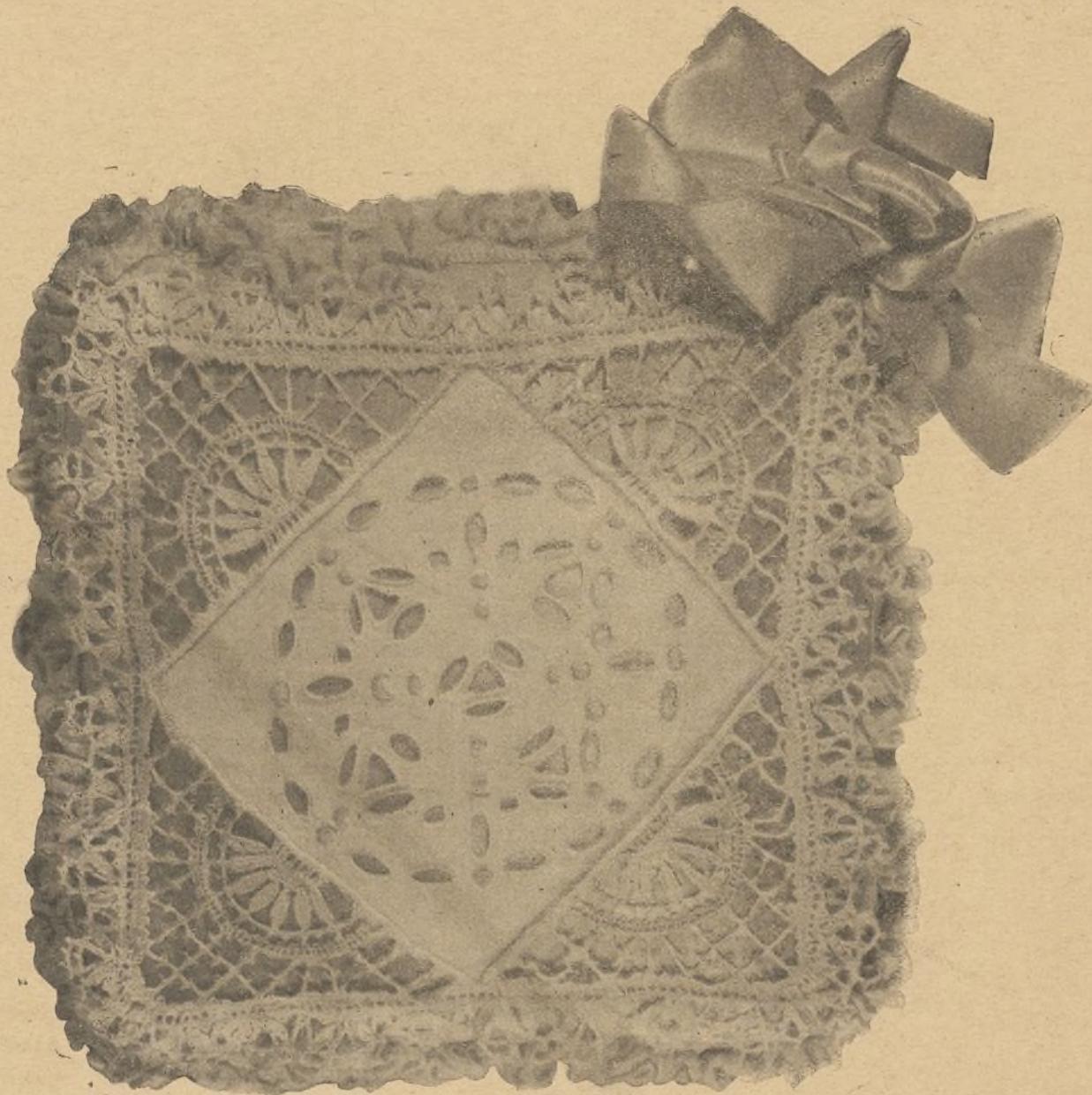


Fig. 2. — Plote brodée. Planche n° 1.
Le carré échantillonné avec coton : 0 fr. 50; le satin, les dentelles et les fournitures : 4 fr. 25.

50 centimètres de long; réunissez les deux carrés par la bande et remplissez ce petit sac de kapok. Sur la bande, cousez un entre-deux de dentelle de fil et deux petits bouillonnés de mousseline de soie disposés en zigzag, se regardant. Posez le carré brodé sur une des faces et posez dans un angle un joli chou de ruban.

*
**

— Micheline m'a demandé un petit tapis à poser sur une table ronde, dans sa chambre. Voici, pour lui faire plaisir, un petit tapis qui a 8 côtés. Comment cela s'appelle-t-il?

les pois au plumetis. La broderie finie, cousez au bord, de chaque côté, une dent en dentelle. Te voilà servie, petite Micheline!

— Merci, tante Patience.

*
**

— Oh! qu'il est joli, ce rouleau de fauteuil! Comme il est amusant! Grand'mère a, à la campagne, un grand fauteuil d'osier qui est son fauteuil préféré. Je vais lui broder ce rouleau, elle sera si contente!

— Prenez donc un morceau de toile écrue de 60 centimètres de long sur 40 de large et dé calque le dessin. Ce sera amusant de broder ce joli petit

tableau. A tout seigneur tout honneur. Commençons par les deux oiseaux qui perchent sur une branche fleurie. Je les ai fait reproduire en grandeur naturelle pour que vous voyiez clairement la disposition des points. Prenons d'abord l'oiseau de gauche. Les contours sont brodés au point de tige avec 3 brins de simili-soie à la fois.

La poitrine et l'aile, en brun clair, le dos en brun oncé, la queue en noir; dans tout l'intérieur, faites

Passons maintenant au petit paysage que vous voyez sur la gauche. Le moulin à vent d'abord. Pauvres moulins de Flandre! Vous savez que c'est dans les grandes plaines du nord qu'il y en a le plus. Ils sont presque tous détruits maintenant, les pauvres moulins qui, naguère, tournaient si gaiement leurs ailes au moindre vent!

Brodez celui-ci avec 3 tons bruns; les maisons,

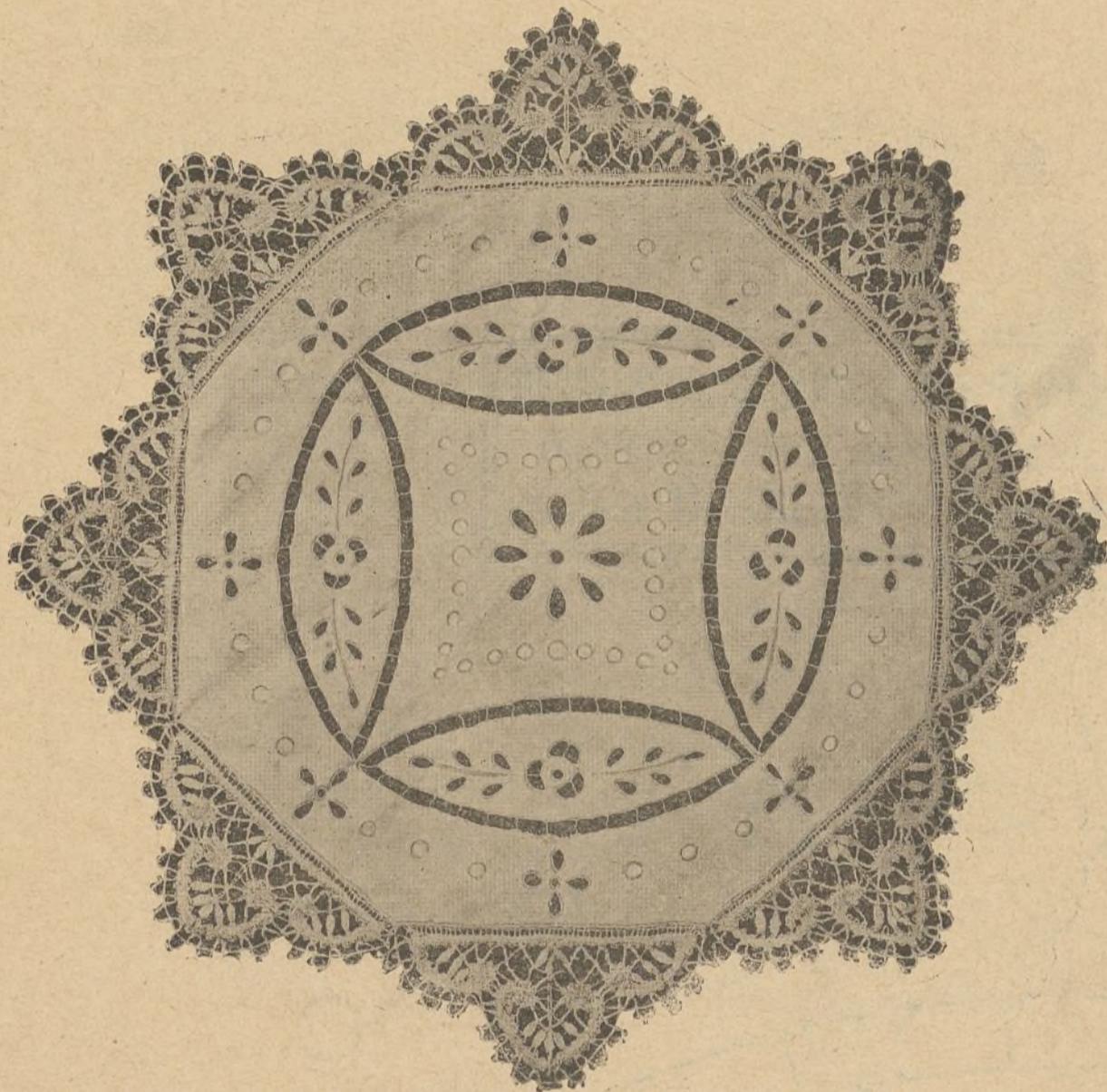


Fig. 3. — Petit tapis brodé. Planche n° 2. Échantillonné avec coton : 3 fr. 75.
Les motifs : 0 fr. 95 pièce (dessin approchant).

des points lancés. Brun très clair et clair devant, avec des points bleu ciel sur l'aile; brun clair et moyen sur le dos, gris et noir sur la queue. La tête est noire; l'œil, orange et noir; le bec, brun clair. L'autre oiseau a le dessus du corps brun de 3 tons, le dessous, gris de 3 tons; la tête, comme celle de l'autre oiseau.

Fleurs au passé évidé en 3 tons de rose églantine, étamine au point de nœud or pâle.

Branches. Pour les branches, prenez 4 brins de simili à la fois. Brodez les branches en brun de 2 tons foncés. De ci, de là, surtout près des fleurs, un peu de vert.

comme dans les Flandres, auront un joli toit rouge, les murs gris clair, les fenêtres noires.

Terminons par le sol, brodé en vert pour simuler une prairie, avec, de ci, de là, de petites taches roses ou bleues représentant les fleurs. Et n'oublions pas les deux petits nuages bleus qui flottent dans le ciel!

Repassez bien la broderie, demandez à maman de faire un coussinet rond de 40 centimètres de tour et de 50 centimètres de long. Enroulez, tout autour, la toile brodée, garnie aux deux bouts d'une petite dentelle; resserrez-la contre le coussinet et suspendez le rouleau à l'aide d'un ruban vert.

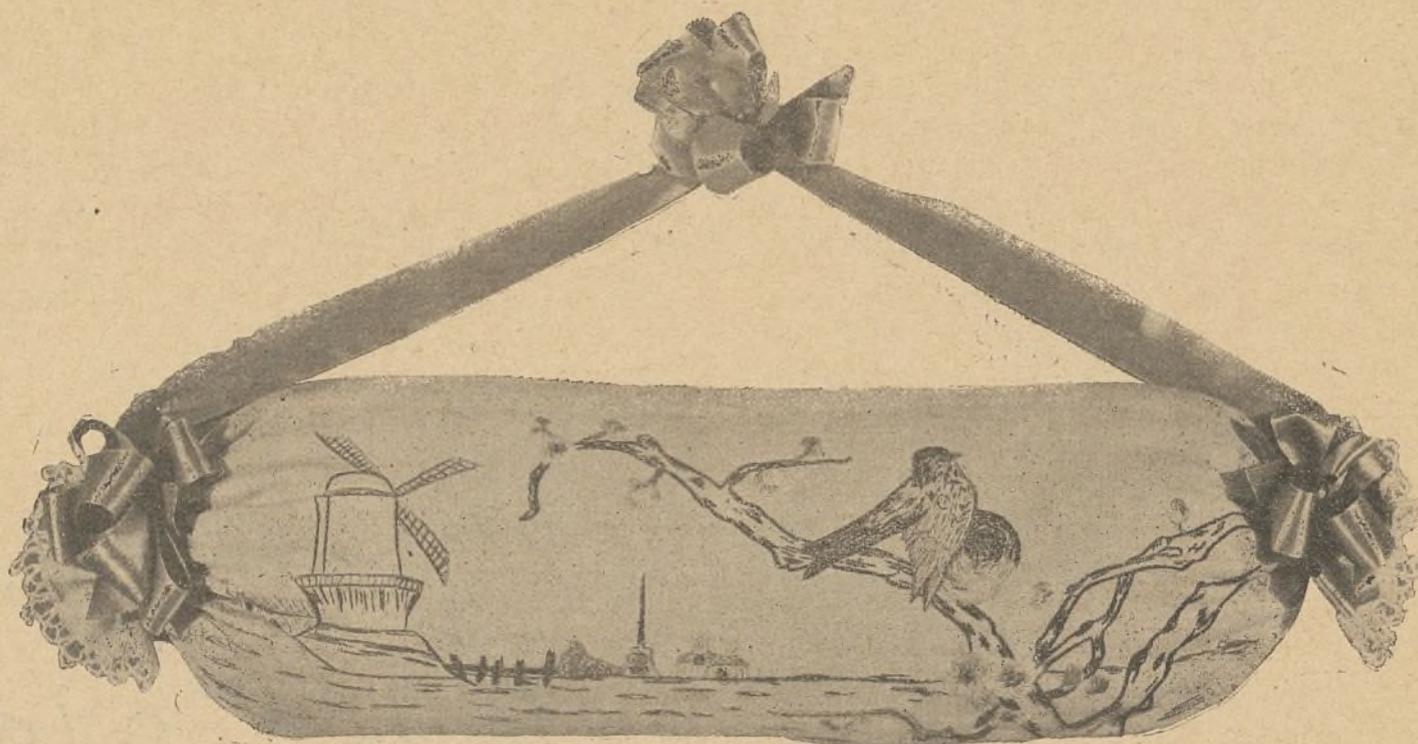


Fig. 4. — Rouleau de fauteuil. Planche n° 3. La toile étant avec fourritures : 4 fr. 75.
La dentelle . 0 fr. 50 le mètre Le ruban : 0 fr. 40 le mètre.



Fig. 5. — Une partie de broderie en grandeur naturelle.

Au mois prochain, mes chères petites! D'ici et surtout tricotez activement pour les soldats!
là, travaillez bien, pour faire plaisir à maman Cousine CLAIRE.

Ayuntamiento de Madrid

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

COSTUME D'ALSACIENNE POUR FRISSETTE

Mes petites amies, pour le premier numéro de l'année, je vous apporte une surprise! Notre chère Frisette habillée en Alsacienne! Avec quelle joie vous vi ferez ce joli costume, maintenant qu'il est redevenu français! Qu'elle sera jolie, Frisette, sous son grand nœud alsacien! Vite, à l'œuvre. Je vous envoie le patron de la jupe et du corsage, et je vais vous donner toutes les explications.

La jupe sera en lainage rouge; taillez-la suivant le patron, faites proprement les coutures, l'ourlet du bas; froncez le haut dans une petite bande repliée en deux et rebordée, et qui aura comme longueur le tour de taille de Frisette. Dans le bas de la jupe, à un 1/2 centimètre du bas, cousez, par son bord supérieur, un ruban de velours noir de 3 centimètres de large.

Corsage. — Taillez-le dans un morceau de velours noir. Doublez-le, en repliant les bords, d'un petit morceau de doublure noire. Faites de chaque côté, devant, 4 petits trous (en œillet) et pour fermer le corsage, lacez-le au moyen d'une petite cordelière.

Chemisette. — Taillez-la dans du linon blanc, faites les coutures sur les côtés se continuant par celles sous les bras. Mettez une petite dentelle au cou et au bas des manches.

Tablier. — Taillez un morceau de taffetas noir de 25 sur 18. Ourlez-le sur trois côtés. Prenez le haut pour le ramener à 15 centimètres, dans une bande de 27 sur 2 centimètres, repliée en deux et qui s'attachera derrière. Dans le bas cousez, par un de leurs bords, 2 rubans de velours de 1 centimètre. Faites deux petites poches de 5 x 5 garnies dans le haut d'un ruban de velours et repliées dans le bas.

Châle. — Coupez un morceau carré de 40 centimètres de côté, dans du cachemire noir léger; effilochez un peu les bords pour former une frange, pliez-le en deux, en coin, et croisez-le sur la poitrine de votre fille.

Enfin, le grand nœud alsacien! Ayez 1 mètre de ruban de soie noire, bien souple, de 13 centimètres de large; il faut 30 centimètres pour chacune des coques, 15 centimètres pour chacun des pans, plus un petit coulant.

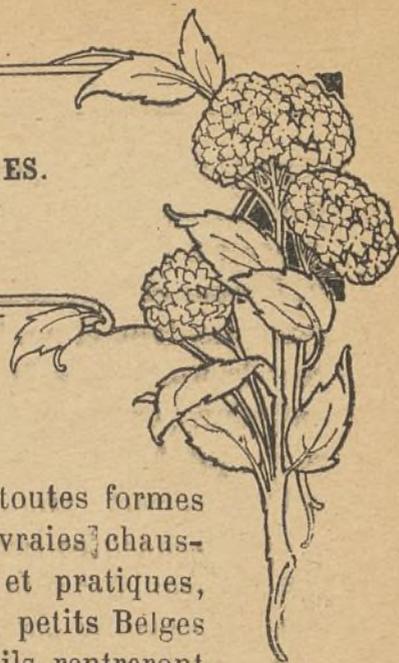
N'oubliez pas de faire la petite cocarde avec un peu de tout petit ruban tricolore que vous fron-

cez très serré sur un bord pour former un rond. Posez-la sur la coque de gauche du nœud, et voilà, pour les braves petites patriotes que vous êtes, une fille d'Alsace que vous aimerez de tout votre cœur!





UN VAISSEAU PLEIN DE JOUETS. — UNE EXPOSITION DE POUPEES.
LE PANIER DES SOLDATS.



Comme dans les contes de fée, voici qu'est arrivé d'Amérique un grand navire chargé de caisses et de ballots, remplis de jouets que les enfants des États-Unis envoient aux petits garçons et aux fillettes de France. Ce vaste bateau, qui se nomme *le Jason*, est arrivé à Marseille au milieu de décembre et il a fallu plusieurs jours pour décharger tout ce qu'il contenait. Puis les 1300 caisses ont été expédiées à travers la France et ouvertes dans chaque ville le jour de Noël! Quels cris de joie ont accueilli les envois de la bonne Amérique, patrie des oncles à héritage et des merveilleuses aventures que bien des livres nous ont révélées.

Voici les jouets nouveaux dont le mécanisme compliqué fait mouvoir chevaux, voitures, trains rapides, petits cinématographes, grandes lanternes magiques, etc., etc. Puis des animaux bizarres qui tiennent de l'ours, du rhinocéros, de l'hippopotame et de l'éléphant. Des poupées, beaucoup de poupées, joliment habillées, avec des costumes mexicains, de cow-boys, de peaux-rouges, de canadiens, etc. Des livres illustrés, aux belles images chatoyantes, où l'on peut admirer les pays d'où ils viennent, avec leurs montagnes, leurs forêts, leurs ravins escarpés et les torrents bouillonnants des fleuves rapides par dessus lesquels sont témérement jetés des ponts de fer ou de simples réseaux de filets tressés de cordes ou de joncs souples.

Tous les envois sont accompagnés des souhaits des généreux donateurs, écrits en anglais et même en français. C'est d'un cœur sincère que les paquets ont été expédiés vers nous et les enfants d'Amérique ont eu une délicate pensée. Ils ont songé qu'en ces jours joyeux de Noël, il y aurait beaucoup de leurs petits camarades français et belges qui seraient privés de cadeaux. Pendant la guerre, tous les papas et toutes les mamans ne peuvent acheter de quoi faire des arbres de Noël. Tant et tant de pauvres familles ont dû abandonner leurs maisons, leurs fermes, leurs chaumières pour fuir devant les Allemands. Alors, les petits Américains ont vite envoyé *le Jason* pour consoler les pauvres enfants qui n'avaient même pas une cheminée pour mettre leur sabot de Noël. Et aux jouets nombreux empilés dans les flancs du navire, ils ont joint des vêtements

chauds pour couvrir les jeunes émigrés grelottants de froid, des chaussures de toutes formes et de toutes dimensions, de vraies chaussures américaines, solides et pratiques, qui protégeront les pieds des petits Belges pour refaire la route lorsqu'ils rentreront dans leur pays reconquis. Enfin, comme il faut penser au réveillon, sans quoi un vrai Christmas américain ne peut avoir lieu, *le Jason* a apporté aussi des boîtes de biscuits, des pots de confitures, des gâteaux, des pommes, des oranges, des bananes, etc.

N'est-ce pas vraiment comme dans les contes de fées? Un bateau où il n'y a point de passagers sur le pont et dans les cabines, mais des poupées, des animaux, des gâteaux et des fruits... Seuls le capitaine et le pilote ne devaient pas être des pantins...

C'est aussi une charmante idée qu'ont eue les ouvrières parisiennes, en organisant une exposition de poupées à l'intention des petites filles de Paris. Vous voyez, chères enfants, comme on pense à vous, même au milieu des événements graves qui se déroulent autour de nous. Chacun s'ingénie à vous distraire et à récompenser le zèle et l'application dont vous avez fait preuve. Certes, en l'année 1914, Noël n'aura point eu sa gaité accoutumée et à bien des tables manquèrent les papas, les frères, les cousins. Pour eux aussi on avait préparé quelques gâteries et les paniers destinés aux soldats auront été l'objet des soins les plus ingénieux. Ils y trouvèrent le tabac, les pipes et mille autres surprises, qui, un moment, apportèrent un peu de diversion à leur rude tâche. Pendant que vous visiterez la jolie exposition des poupées, coiffées, habillées, parées par des mains expertes et où l'élégante mondaine toute vêtue de velours et de fourrure voisine avec la paysanne alsacienne au grand nœud noir piqué d'une cocarde tricolore, dites-vous, petites filles de France, que c'est pour tout cela que nos soldats se battent!... C'est pour que vous ayez des poupées, pour que vous ayez de la joie, pour que vous soyez à l'abri du danger, au coin du feu où flambe la bûche de Noël, que vos pères, vos frères, vos oncles, les amis et les parents de vos amis, accomplissent de si admirables faits d'armes. C'est pour que les ouvrières de France continuent à coudre des robes, à faire des chapeaux, à orner et à parer des cor-

sages; c'est pour que le boulanger puisse faire son pain, le meunier à broyer sa farine, le forgeron à taper sur l'enclume... C'est pour que ce travail de la femme et de l'homme ne s'arrête point un instant que tant et tant de courageux soldats endurent le froid, la fatigue et la souffrance. Car le travail d'un peuple c'est comme le battement de votre cœur qui fait circuler le sang dans vos veines et entretient votre vie...

Pensez aussi, petites filles, en visitant l'exposition des poupées, que celles-ci sont de fabrication française... Plus de poupées allemandes, désormais; toutes vos filles doivent être françaises comme vous; n'avez-vous point la nationalité de votre père, de votre mère?... Et maintenant, parmi les vitrines ten-

tantes, vous n'avez plus qu'à choisir... En voici en costume tailleur sombre; elles vont faire des achats et des courses et semblent bien pressées. Sans doute, aussi, vont-elles bientôt changer leur vêtement de rue contre la blouse blanche et le voile de l'infirmière.

Mais comme il faut prévoir l'avenir et que la confiance et l'espoir d'une brillante revanche nous sont permis, préparez, pour l'heure de la victoire, les beaux habits de fête et de joie. Faites-en à toutes vos filles, pour qu'elles soient prêtes à se parer de l'élégance qui caractérise la femme française quand il faudra assister au retour glorieux de nos vaillants soldats français, anglais et belges...

HERCÉ.



Qu'elle est amusante, cette photographie! Vous savez que le Japon s'est joint aux alliés pour faire la guerre aux Allemands. Les Japonais se sont emparés de la principale colonie allemande en Extrême-Orient, ce qui a causé à nos ennemis une grave déception. Le Japon a une belle armée et une superbe flotte.

Sur cette photographie, vous voyez que les petits Japonais, eux aussi, sont belliqueux. Ils se préparent

à devenir de braves soldats en jouant à la guerre sous la direction d'un chef. Remarquez la forme étrange de leurs chaussures et l'amusant assemblage de leurs képis militaires avec leurs robes bariolées. Leurs armes sont des branches de bambou, et ils n'en sont pas moins convaincus de leur importance, les braves petits Japonais qui font l'exercice dans la violente lumière du soleil.

LES AVENTURES D'UN ALSACIEN

HISTOIRE VRAIE (NOVEMBRE 1914)

Assise dans son grand fauteuil, auprès de la fenêtre aux rideaux relevés, car le jour baissait, un tricot dans ses mains agiles, la vieille tante Ninette songeait. Ah! les pensées de la pauvre femme n'étaient pas gaies! Tous ses neveux étaient partis à la guerre, tous sauf un; mais c'est précisément de celui-là qu'elle se préoccupait le plus. Que faisait-il à cette heure où elle tricotait activement pour les soldats, où était-il?

La tante Ninette était Alsacienne. Toute sa jeunesse elle l'avait passée dans ce beau pays que l'Allemagne devait nous ravir et ce n'avait pas été sans un affreux chagrin qu'elle avait dû quitter sa maison et sa terre natale pour rester Française et se soustraire au joug de la nation détestée.

Mais une partie de sa famille avait été obligée de rester en Alsace et son neveu Jean n'avait pu passer la frontière au moment de la déclaration de guerre. Qu'était-il advenu de lui, dans l'armée allemande, pendant ces interminables quatre mois qui venaient



Un grand diable de soldat.

de s'écouler, tandis que ses cousins combattaient dans l'armée française?

Le timbre électrique de l'entrée tira la tante Ninette de sa douloureuse rêverie. La porte du salon s'ouvrit et la domestique annonça d'une voix mal assurée :

— Madame, c'est M. Jean.

Un grand diable de soldat français, la physionomie épanouie, pénétra dans la petite pièce.

— Eh! bien, ma tante, vous ne me reconnaissez pas? Suis-je assez beau, hein?

— Jean! Est-ce toi? finit par dire la tante Ninette toute suffoquée par la surprise et l'émotion.

— Mais oui, c'est moi, ce n'est pas Guillaume, bien sûr. N'est-ce pas, que je suis beau?

Et il se tournait à droite, à gauche, pour faire admirer son bel uniforme de fantassin.

— Tu es magnifique, viens m'embrasser.

La tante et le neveu s'étreignirent longuement. Puis la vieille dame ayant ressaisi son tricot pour ne pas perdre une seule minute demanda :

— Ah! ça, me diras-tu ce que tu fais ici, dans ce costume?

— Je viens vous dire bonjour avant de repartir sur le front, d'où j'arrive. Mais c'est toute une histoire qu'il me faut vous conter, tante Ninette, et en commençant par le commencement, sans cela vous n'y comprendriez rien.

— Je t'écoute, mon garçon, mais dis vite, car je suis impatiente de connaître ton aventure qui ne doit pas être banale. Depuis quand es-tu en France?

— Cela, c'est la fin de l'histoire, tante Ninette. Le début, c'est l'équipée que je fis deux jours avant la mobilisation pour essayer de passer la frontière. Connaissant bien le pays, je me disais qu'en montant à travers champs, derrière notre maison, et en escaladant la montagne, je serais en France au bout d'une heure de marche. Oui, mais j'avais compté sans les gendarmes. A vingt mètres du sentier qui dégringolait le versant français, j'entends :

— Où allez-vous?

— Moi, je me promène, je cherche des champignons.

— Ça ne prend pas. Allez, oust, rebroussez chemin.

C'était un ordre auquel je n'avais pas à résister. Je rentrai donc à M*** où je fus surveillé de près jusqu'au jour où on m'envoya dans le grand-duché de Bade pour instruire les recrues. Il me fallut



Où allez-vous?

redosser de nouveau cet uniforme qui m'avait déjà tant pesé sur les épaules...

— Pauvre enfant!

— Mais j'avais mon plan, tante Ninette, et je me promettais bien une bonne revanche.

Un beau jour, arrivèrent les premiers prisonniers français. Comme j'étais le seul à pouvoir les comprendre, je fus envoyé auprès d'eux pour obtenir des renseignements sur les positions françaises; naturellement, les prisonniers ne fournirent aucune indication. L'officier allemand, furieux, déclara qu'il fallait les faire boire. Je fis donc apporter des verres et des bouteilles, mais au lieu de pousser plus avant mon interrogatoire, je fis connaître mes intentions de quitter l'armée allemande à la première occasion. Bref, au bout d'une demi-heure, nous étions les meilleurs amis du monde et nous trinquions aux cris de : « Vive la France! » plusieurs fois répétés.

— Quelle imprudence, Jean!

— C'est vrai, ma tante, mais que voulez-vous? J'étais si content de me trouver avec des Français que, ma foi, j'avais bu un peu plus que de raison... Ce qui devait arriver arriva. Je fus dénoncé, arrêté, conduit à la prison départementale où je restai quinze jours. Au bout de ce temps, je fus traduit devant le conseil de guerre qui, après mes énergiques dénégations, se contenta de m'infliger quinze jours de cellule.

— Ah! tu l'as échappé belle!

— Je m'attendais à être fusillé, tout simplement. Mais, fort heureusement, le témoin qui m'avait dénoncé ne parlait pas français. J'avais beau jeu. En sortant de cellule, savez-vous où on m'envoie? Sur le front, avec le grade d'adjudant. Je pars et, après un long et pénible voyage à travers la Belgique, j'arrive en France. Je comptais bien trouver à ce moment l'occasion que je guettais. Mon premier soin fut donc, avec deux camarades alsaciens, de tâcher de reconnaître les environs. J'acquis la certitude que les tranchées les plus voisines étaient occupées par les Anglais. Parlant couramment la langue de Shakespeare, je pensais n'avoir aucune difficulté pour expliquer notre cas. Nous faisons quelques petits préparatifs et, à onze heures du soir, par une nuit noire à souhait, nous passons devant les sentinelles comme si nous étions envoyés en reconnaissance. Nous avançons à pas de loup vers les lignes ennemies et nous étions bien près du but lorsqu'une vive fusillade fut dirigée de notre côté. J'essayais de parlementer, mais, avec les Hindous, ce n'était pas chose facile.

— Avec les Hindous?

— Mais oui, je m'étais trompé, les tranchées étaient occupées non pas par des Anglais, mais par des Hindous qui ne comprenaient absolument rien de ce que je leur disais.

— Alors?

— Alors, tante Ninette, nous rebroussâmes chemin au plus vite, sous une grêle de balles, et nous eûmes la chance de rentrer chez les Allemands sans éveiller les soupçons.

— C'était une chance, en effet, mais le coup était manqué.

— Et à refaire! Seulement, je ne me décourage pas facilement et je me disais : « Si on pouvait donc recevoir une bonne pile! C'est cela qui serait une admirable occasion. » J'attendis peu de temps. Un beau matin, nous fûmes attaqués à la fois par l'artillerie anglaise et par l'artillerie française. Je crus ma dernière heure arrivée et, vrai, cela m'ennuyait de mourir avec les « Boches ». Mais tout à coup une accalmie se produisit et une escouade d'Hindous arriva sur nous à l'assaut. Dès que je les vis à trente mètres, j'ordonnai : « Cessez le feu. Levez les crosses! » Mes hommes étaient ahuris. Notre officier venait d'être tué. Je dégainai mon sabre et je le tendis au lieutenant anglais de la main gauche, tandis que de la droite, je lui donnais un vigoureux shake-hand : « Good morning, sir, I am very happy! » J'étais prisonnier avec quatre-vingt-dix-sept hommes et trois mitrailleuses. Vous pensez, tante Ninette, si j'étais content! Les Anglais nous offri-

rent du thé, du tabac, des cigarettes, puis un officier français interprète m'interrogea ; il voulait tout savoir et il me posait des questions à n'en plus finir, doutant de tout, si bien que je me demandais si je n'allais pas être pris pour un espion lorsque j'aperçus, parmi les officiers qui nous entouraient, devinez qui ?

— Je ne sais pas.

— Dupré, mon ami Robert Dupré, tante Ninette. Je courus à lui : « Réponds donc de moi, lui dis-je.



Je la tendis au lieutenant.

On n'a pas l'air ici de me considérer comme un honnête homme. » Ce brave Dupré, il n'en revenait pas de me voir ! Nous nous sommes embrassés et tous les autres nous considéraient à peu près comme si

nous étions fous. A la fin, Robert me dit : « Attends, il faut que j'aille prévenir notre général. » Il part et revient quelques instants après : « Mon vieux, le général veut te voir. »

— Et tu as vu le général ?

— Mais oui, nous avons causé très longuement ensemble. Figurez-vous qu'il est d'origine alsacienne, ce général, et qu'il a été au collège avec mon père.

— Quelle coïncidence !

— Je lui donnai des renseignements pour attaquer les Allemands, ce qui permit aux Anglais de leur enlever plusieurs tranchées et ce qui me valut à moi, comme remerciement, une proposition du maréchal F... pour la croix de Victoria.

— Est-ce vrai, Jean ?

— Très vrai, tante Ninette. Vous pourrez être fier de votre neveu quand il aura la croix de Victoria et la médaille militaire.

— La médaille militaire, aussi ?

— Mais oui, celle-là c'est au général français que je la devrai. Le plus drôle, c'est que, pendant tout ce que je vous raconte là, j'avais toujours mon uniforme allemand, ce qui m'ennuyait beaucoup. Enfin, hier, je suis arrivé à Paris où j'ai fait les démarches nécessaires pour mon engagement dans l'armée française et, aujourd'hui, grâce aux lettres de recommandation que j'avais dans mes poches, j'ai été sur le champ équipé des pieds à la tête. N'est-ce pas que je suis beau, tante Ninette ? Regardez-moi cette capote, et ce pantalon rouge, et ce képi. Je suis aussi heureux qu'un enfant déguisé un jour de Mi-Carême.

Elle n'avait pas besoin de la permission, la vieille tante Ninette, pour regarder son neveu qui allait et venait dans le petit salon afin de se faire admirer sur toutes ses faces. Ah ! oui, elle le trouvait beau et brave, et intelligent, et elle était heureuse de penser que, désormais, c'est aux côtés de ses autres neveux, les soldats français, qu'il se battrait.

Les petites filles qui ont terminé des objets tricotés pour les soldats, celles qui désirent leur faire un envoi de tabac, de papier à lettre, de crayons, d'alumettes, etc., peuvent m'adresser leurs paquets accompagnés d'un petit mot pour les braves soldats. Je ferai parvenir le tout rapidement sur le front en leur nom.

Je recommande aussi à mes petites amies les petits réfugiés belges à qui un jouet, un vêtement chaud, des bonbons feraient tant de plaisir !

Merci d'avance pour tous.

Laure TEDESCO,

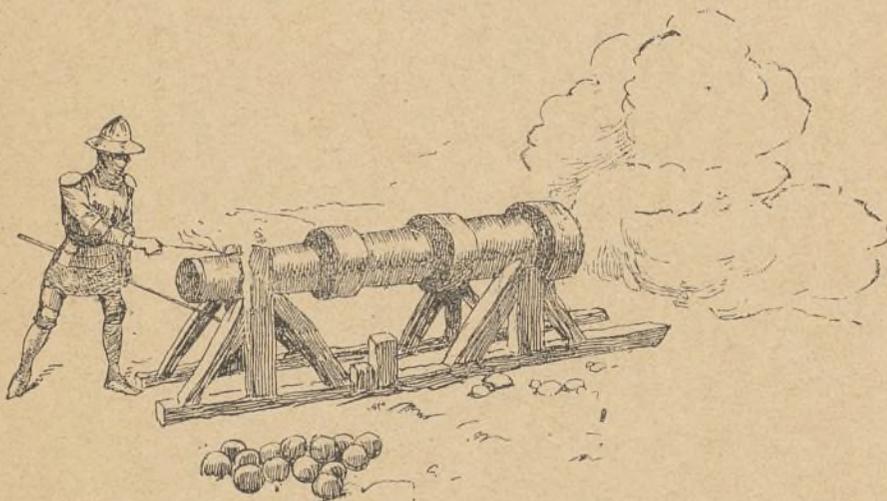
LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)

— Ah ! oncle Fred, quelle joie de te revoir ! Nous sommes revenus hier soir et notre première visite est pour toi.

— C'est gentil de votre part, enfants ! Qu'êtes-vous devenus pendant tout ce temps où vous êtes restés à Rennes ?

— Nous avons travaillé pour les soldats. Nous tricotions toute la journée, des chaussettes, des chandails, des cache-nez. Ah ! je t'assure que nous n'avons pas perdu notre temps. Jacques et Jean eux-mêmes ont tricoté avec nous.



Bombarde primitive, XIV^e siècle.

— Jacques et Jean ? Ce n'est pas possible.

— Et pourquoi donc, mon oncle ? Nous ne sommes pas plus bêtes que les filles, et c'est joliment amusant le tricot.

— Allons, je suis content de voir que vous vous êtes rendus utiles. Avez-vous envie de vous promener aujourd'hui ?

— Non, mon oncle, nous préférons rester ici à t'entendre raconter des histoires.

— C'est que... vous m'arrivez sans crier gare et je n'ai rien préparé pour vous. De quoi pourrai-je donc bien vous parler ?

— Des canons, oncle Fred, nous voudrions savoir tant de choses ! Et maman ne peut jamais nous répondre.

— Je comprends qu'elle ne soit pas aussi experte qu'un vieux général en matière de canon, votre maman, et moi-même je crois bien que je ne suis pas très savant non plus.

— Ah ! oncle Fred, tu sais bien qui a inventé les canons ?

— Ma foi non !

— Quel dommage.

— Attendez, ne vous désolerez pas. J'ai là un vieux bouquin qui va peut-être contenir quelques renseignements sur ce que vous me demandez.

Tandis que les physionomies des quatre enfants se rassérénaient, l'oncle Fred atteignit dans un des casiers qui tapissaient les murs de son cabinet de travail, un gros livre qu'il feuilleta quelques instants.

— Tenez, voici quelques détails, dit-il au bout de plusieurs minutes. Je vois ici qu'on ne sait pas à quelle date précise remonte l'emploi des premières bouches à feu, ni quelle nation a combattu la première ses ennemis avec ces engins de guerre.

— Qu'est-ce qu'une bouche à feu, oncle Fred ?

— On donne ce nom à toutes les armes à feu de gros calibre dont le poids est tel qu'un seul homme ne peut ni les porter, ni en faire usage. Les canons sont par conséquent rangés dans cette catégorie. Certains auteurs prétendent qu'ils furent inventés en Chine, vers l'an 80 de l'ère chrétienne. D'autres disent que les premiers canons furent vus au siège de La Mecque par les Arabes, en 690, et que ces derniers mirent le feu à la Kaaba avec des projectiles incendiaires. Ils tenaient des Indes la connaissance du salpêtre auquel ils donnaient le nom de neige indienne. Vous savez, je pense, qu'on emploie le salpêtre dans la fabrication de la poudre ?

— Oui, oncle Fred. N'y a-t-il pas autre chose dans ce gros livre ?

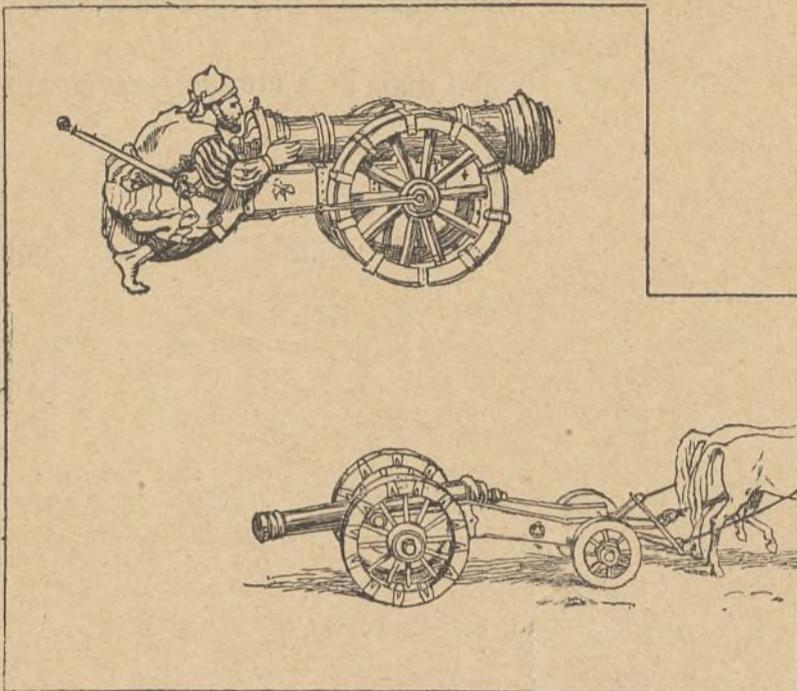
— Si, mes enfants, mais tout ceci n'est pas intéressant pour vous. Ah ! écoutez bien : En 1073, Belgrade est attaquée, avec des bouches à feu, par le roi de Hongrie ; 1247 voit Séville se défendre avec des bouches à feu ; 1249 voit Damiette résister à saint Louis avec des *pierrières* lançant des globes incendiaires ; 1311 voit des *bombardes* assiéger Brescia.

— Des *pierrières*, des *bombardes* ! Quelles dénominations amusantes, oncle Fred. Je suis sûr que c'étaient des machines énormes...

— Détrompe-toi, Jacques. Ces bouches à feu étaient très petites et leurs projectiles n'étaient redoutables que pour les guerriers bardés de fer de cette époque. Ils n'étaient d'aucun effet contre les monuments, les murailles de fer ou de bois.

— Tiens ! J'aurais cru le contraire et je suis bien content de savoir cela.

— Ecoutez ceci : Au quatorzième siècle, on



Bombarde allemande XVI^e siècle.
Canon français XVI^e siècle.

regardait un nommé Berthold Schwartz comme l'inventeur de l'artillerie, ainsi qu'en témoigne le document suivant : « Le dix-septième may mil trois cent cinquante-quatre, ledit seigneur roy étant acertené de l'invention de faire artillerie trouvée en Allemagne par un moine nommé Berthold Schwartz, ordonna aux généraux des monnoies faire diligence d'entendre quelles quantités de cuivre estoient audit royaume de France, tant pour adoiser les moyens d'iceux faire artillerie, que semblablement pour empescher la vente d'iceux à estrangers et transport hors le royaume. » Donc voilà qu'on se met à fabriquer une assez grande quantité de canons en France au quatorzième siècle; aviez-vous compris ?

— Oui, oncle Fred.

— On en fabrique en fer forgé et en alliage de cuivre et d'étain avec, comme projectiles, des balles de plomb le plus souvent, des boulets de fer et même de pierre. On cite des bombardes de fer forgé qui lançaient des boulets en pierre de 450 livres.

— Oh ! quel poids !

— Au quinzième siècle, l'artillerie se perfectionna.

On distinguait, à cette époque, plusieurs espèces de bouches à feu ayant des noms différents : il y avait les *veuglaires*, les *crapaudeaux*, les *coulevres*, les *serpentes*, les *ribaudequins* et les *mortiers*. Quelques-uns de ces canons lançaient de la mitraille, des boulets de plomb chauffés au feu, presque des boulets rouges.

— Ne faisait-on des canons qu'en France, oncle Fred ?

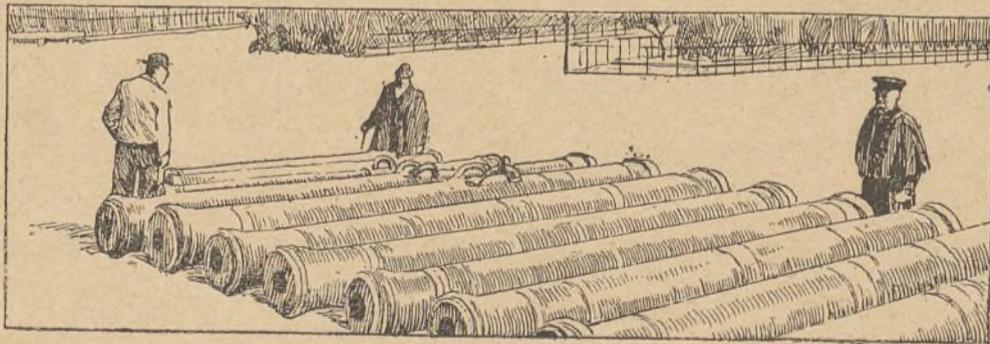
— Mais non. On en fabriquait dans tous les pays. L'Italie l'emportait sur toutes les autres nations par la beauté des formes et l'ornementation pleine de goût de ses bouches à feu. Elle possédait à cette époque la *bombarde*, le *mortier*, la *commune* ou *moyenne*, la *cortana*, le *passé-volant*, le *basilic*, la *cerbottana*, la *spingarda*, l'*arquebuse* et l'*escopette*.

— Qu'ils sont drôles, tous ces noms ! Continue, oncle Fred.

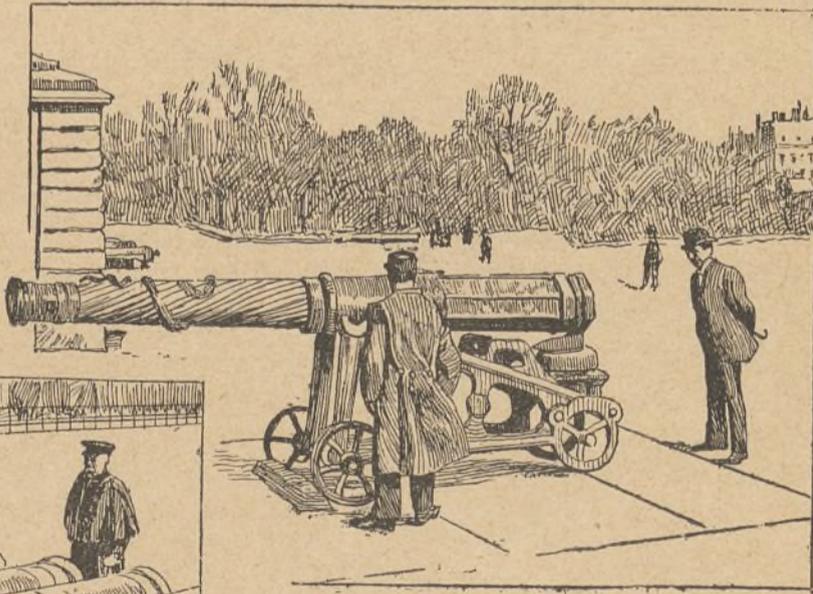
— Avec plaisir. Nous voici arrivés au seizième siècle : « Jean d'Autun rapporte dans ses chroniques que l'artillerie de Louis XII au siège de Gênes, en 1507, comprenait 6 grands canons serpentins, 4 coulevrines bastardes, 9 moyennes, 8 faucons, 50 acquebuses à crochets, sur chevalets, bien aisées à manier, lesquelles se posaient jusqu'au sommet des plus hautes montagnes. »

En 1542, Charles-Quint possédait 520 pièces d'artillerie de plus de 50 modèles différents.

Pendant le dix-septième siècle, l'artillerie fit de grands progrès en France et au dix-huitième, elle fut complètement remaniée par le général de Gribeauval qui avait observé tout ce qu'il y avait de bien chez nos voisins, pour perfectionner les canons



Canons pris à l'ennemi aux Invalides.



français. C'est à Gribeauval qu'on doit l'artillerie que nous avons conservée jusqu'en 1810 et grâce à laquelle la France a pu résister victorieusement aux coalitions qui ont menacé son indépendance.

— Voilà, en savez-vous assez?

— Non, oncle Fred. Je voudrais encore savoir quels sont les canons que tu nous as montrés aux Invalides.

— Ce sont des canons qui ont été pris à l'ennemi dans les différentes guerres auxquelles nous avons pris part. Il y a deux canons autrichiens, huit prussiens, deux hollandais, un wurtembergeois qui est parmi les plus remarquables, un vénitien, deux obusiers russes pris à Sébastopol et deux mortiers algériens, qui constituent ce qu'on appela la *batterie triomphale*. Il y a, de plus, seize canons algériens, un canon chinois, un cochinchinois, et deux français provenant de l'ancienne armée d'Egypte.

— Et la colonne Vendôme, oncle Fred?

— La colonne Vendôme n'est pas un canon, ce me semble, Simone?

— Non, mon oncle, mais elle a été faite avec des canons.

— Oui, lesquels?

— Des canons allemands.

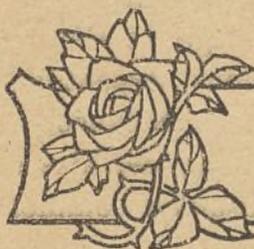
— Parfaitement. Voici même l'inscription que porte cet édifice : « Napoléon, empereur Auguste, a dédié à la gloire de la grande armée ce monument fait avec le bronze pris sur l'ennemi, l'an 1805, dans la guerre d'Allemagne, terminée en trois mois sous son commandement.

— La colonne est-elle tout en bronze, oncle Fred?

— Non, elle est en pierre, avec un revêtement de bronze fondu pour lequel il ne fallut pas moins de trois cent soixante-dix-huit canons.

Vous en savez maintenant autant que moi ou plutôt autant que ce gros livre, mes enfants. Êtes-vous contents?

— Oh! oui, oncle Fred.



LE JOUR DE CATHERINE



Il est cinq heures. M^{lle} Catherine reçoit ses poupées. C'est son jour. Les poupées ne parlent pas : le petit Génie qui leur donna le sourire leur refusa la parole. Il agit ainsi pour le bien du monde : si les poupées parlaient, on n'entendrait qu'elles.

Pourtant, le cercle est animé. M^{lle} Catherine parle pour ses visiteuses aussi bien que pour elle-même; elle fait les demandes et les réponses :

— Comment allez-vous, Madame?

— Très bien, Madame. Je me suis cassé le bras hier matin en allant acheter des gâteaux. Mais c'est guéri.

— Ah! tant mieux!

— Et comment va votre petite!

— Elle a la coqueluche.

— Ah! quel malheur! Elle tousse?

— Non, c'est une coqueluche qui ne tousse pas.

— Vous savez, Madame, j'ai encore eu deux enfants la semaine dernière.

— Vraiment? cela fait quatre.

— Quatre ou cinq, je ne sais plus. Quand on en a tant, on s'embrouille.

— Vous avez une bien jolie toilette.

— Oh! j'en ai de bien plus belles encore à la maison.

— Allez-vous au théâtre?

— Tous les soirs. J'étais, hier, à l'Opéra; mais Polichinelle n'a pas joué, parce que le loup l'avait mangé.

— Moi, ma chère, je vais au bal tous les jours.

— C'est bien amusant.

— Oui, je mets une robe bleue et je danse avec des

jeunes gens, tout ce qu'il y a de mieux, des généraux, des princes, des confiseurs.

— Vous êtes jolie comme un cœur, aujourd'hui, ma mignonne.

— C'est le printemps.

— Oui, mais quel dommage qu'il neige!

— Moi, j'aime la neige, parce qu'elle est blanche.

— Oh! il y a de la neige noire!

— Oui, mais c'est la vilaine neige.

Voilà une belle conversation; M^{lle} Catherine la soutient avec agilité. Je lui ferai, pourtant, un reproche : elle cause sans cesse avec la même visiteuse qui est jolie et qui a une belle robe. Elle a tort. Une bonne maîtresse de maison est également affable avec toutes les invitées. Elle les traite toutes avec sollicitude et, si elle peut montrer quelque préférence, ce n'est qu'aux plus modestes et aux moins heureuses. Il faut flatter le malheur : c'est la seule flatterie qui soit permise. Mais Catherine l'a compris d'elle-même. Elle a deviné la vraie politesse : c'est le cœur qui l'inspire. Elle sert le thé à ses hôtes et elle n'en oublie aucune. Elle insiste, au contraire, auprès des poupées qu'elle sait pauvres, malheureuses et timides, pour qu'elles prennent des petits gâteaux invisibles et des sandwiches faits avec des dominos.

Catherine aura, un jour, un salon où fleurira la vieille politesse française.

Anatole FRANCE,
de l'Académie française.

LE JOURNAL DE PITCHOUNETTE

J'ai une petite amie qui s'appelle Pitchounette et qui, depuis la guerre, écrit chaque jour sur un beau petit cahier bleu, ce qu'elle a vu et recueilli autour d'elle. Elle a bien voulu me le prêter et je l'ai trouvé si intéressant

ma poupée, qui me comprend très bien. C'est une Bretonne. Papa me l'a achetée dans un des magasins qui sont sur le port, où l'on vend aussi des bateaux pour les garçons. Annic est triste, parce que son fiancé est parti. C'est un pêcheur, avec



Je leur ai tourné le dos.

que je lui ai demandé l'autorisation de vous en communiquer quelques passages.

Le 8 août. Chalet l'Iris. P...-sur-mer. — Papa est parti aujourd'hui, avec tous les messieurs de P...-sur-mer, où nous étions venus passer les vacances. C'est la guerre. Il va se battre. Maman a bien pleuré. Papa aussi avait des petites larmes dans le coin de ses yeux lorsqu'il nous a embrassés mon frère Paul-André et moi... Mademoiselle m'a recommandé d'être bien sage à l'avenir... Comme si j'avais envie de courir, de sauter et de chanter aujourd'hui que tout le monde pleure. Moi aussi j'ai du chagrin. Seulement je ne lève pas les bras au ciel comme notre vieille bonne Catherine, en criant : « Misère!... Misère!... » Je le dis tout bas à Annic,

des gros sabots et une petite pipe entre les dents.

15 août. — Il y a eu une grande cérémonie à l'église pour l'Assomption. Tous les petits enfants sont venus prier pour les pauvres soldats qui se battent pour la France. J'ai demandé au bon Dieu, de tout mon cœur, de protéger mon petit papa chéri et aussi tous les papas des petites filles et des petits garçons qui étaient là. Au plafond, il y avait un beau petit bateau avec des voiles et des mâts. Mademoiselle m'a dit que c'était un ex-voto, pour que la Sainte Vierge protège les marins qui vont sur la mer. Paul-André prétend que ce bateau est très joli à l'œil, mais qu'il ne marcherait sûrement pas sur l'eau. Paul-André dit très souvent, comme ça, des choses qu'il ne sait pas.



J'ai aidé à porter les oreillers.

20 août. — Cet après-midi, sur la plage, mon frère et ses camarades ont construit des forts pour jouer à la guerre. Ils ont voulu que je vienne aussi pour faire nombre. Ils m'ont proposé d'être du côté des Allemands... J'ai trouvé ça un peu fort et je leur ai tourné le dos bien vite. D'abord je n'aime pas beaucoup jouer avec les garçons, c'est trop brutal, et puis vraiment est-ce que c'est une manière polie de prendre le beau drapeau français et de ne pas m'en donner un aussi! Ce soir j'ai dit à Paul-André que c'était honteux de m'avoir demandé d'être un soldat allemand et qu'il faudrait voir à me faire des excuses. Mais il s'est moqué de moi.

30 août. — On a organisé une ambulance dans la grande salle du Casino. J'ai aidé à porter des oreillers et des traversins. On est allé demander des lits dans tout le village. Paul-André est brancardier pour transporter les blessés; il a un brassard blanc avec une croix rouge et maman a mis une grande blouse d'infirmière avec un voile sur la tête.

Pauvre petite maman! Elle ne dort plus, et il faut la forcer à table pour qu'elle mange un peu. La nuit, quand je me réveille, je vois de la lumière sous sa porte. J'ai bien envie d'aller la consoler, car je devine qu'elle pleure... Mais j'ai peur que Mademoiselle m'entende, alors je ne bouge pas et j'envoie seulement un baiser à maman à travers le mur.

1^{er} septembre. — Les blessés sont arrivés. J'en ai aperçu un tout jeune qu'on transportait. Il n'avait ni barbe ni moustache et sa tête était tout enveloppée de linge. Maman ne m'a pas permis d'entrer

dans la grande salle, mais elle m'a promis qu'elle me laisserait venir dans quelques jours.

5 septembre. — Nous avons eu enfin des nouvelles de papa. Les lettres mettent très longtemps à parvenir. Il écrit qu'il va très bien, mais nous ne savons pas où il est, c'est défendu de le dire.

10 septembre. — Il est passé, aujourd'hui, un train de blessés à la gare. Maman m'a permis d'y aller avec Mademoiselle pour aider les dames de la Croix-Rouge à distribuer du vin, du café et du lait aux pauvres soldats. Ils étaient bien contents quand je leur ai donné à boire. Ils criaient tous : « Vive la France! Vivent les dames de la Croix-Rouge! » Il y en avait aussi qui ne criaient pas, parce qu'ils étaient trop malades. On les voyait au fond des wagons, couchés sur la paille. Quand le train est reparti, on a chanté *la Marseillaise*. Puis il est arrivé un train de voyageurs, avec des émigrés belges. Presque rien que des femmes et des petits enfants, encore plus petits que moi. Nous avons fait la quête dans les wagons avec une infirmière, c'est moi qui tenais la tirelire. Presque tout le monde m'a mis quelque chose dedans, parce que je disais que c'était pour les blessés. Mademoiselle a trouvé que tous ces pauvres gens étaient admirables de nous donner leur aumône, car, pour eux, un simple sou c'est beaucoup.

(A suivre.)

Pour copie conforme : HERCÉ.



Nous avons fait la quête dans les wagons.

